

---

## FRÉDÉRIC BASTIAT

LETTRES D'UN HABITANT DES LANDES (1)

---

C'était, si mes souvenirs me servent bien, dans les premiers mois de 1846. Après de nombreuses vicissitudes, la rédaction du *Courrier français* venait de passer entre les mains de quelques-uns des jeunes de ce temps-là, Xavier Durrieu, F. Ducuing, Paulin Limayrac et l'auteur de cet article. Le plus âgé d'entre nous n'avait pas 30 ans. Nous avions toute l'ardeur de la jeunesse et une assez bonne dose de confiance en nous-mêmes. L'opposition, dont le leader était alors le solennel M. Odilon Barrot, nous paraissait vieillie et surannée; son programme, qui se résumait dans l'adjonction des capacités, nous inspirait un profond dédain; nous en avons rédigé un autre dans lequel s'épanouissaient toutes les libertés, liberté de la presse (on était alors sous le régime des lois de septembre), liberté d'association, liberté d'enseignement, séparation de l'Eglise et de l'Etat, liberté de l'industrie et du commerce, le tout appuyé sur le suffrage universel et proportionnel. C'était complet. Mais ce programme de la jeune opposition, nous ne nous étions pas contentés de le formuler, nous nous appliquions à le pratiquer. Nous rédigeons des pétitions en faveur de la liberté de l'enseignement, et nous avons commencé une campagne des plus vives en faveur de la liberté commerciale. Un jour, notre excellent ami, M. Guillaumin, nous envoya un livre qu'il venait d'éditer sous ce titre : *Cobden et la ligue ou l'agitation anglaise en faveur de la liberté commerciale, par Frédéric Bastiat*. Nous ne connaissions que d'une manière très-vague Cobden et la Ligue; l'agence Havas, qui nous approvisionnait de traductions étrangères, ne jugeait pas apparemment que les discours de cette poignée d'agitateurs obscurs valussent la peine d'être portés à la connaissance du public français; nous ne connaissions pas du tout Bastiat. Cependant, nous lûmes le livre, et le *Courrier français* en publia un compte rendu enthousiaste. Quelque temps après cette publication, notre garçon de bureau nous annonçait la visite d'un « monsieur qui avait l'air de venir de la province. » — Faites entrer le monsieur qui a l'air etc. — Nous voyons appa-

---

(1) In-8° de 141 p. Paris, imp. de A. Quentin.

raître un monsieur maigre mais d'apparence robuste avec une tête fine, des traits réguliers, le nez un peu fort, le teint basané, des yeux bruns, vifs et malicieux, une abondante chevelure noire que surmontait un chapeau haut de forme mais presque absolument dépourvu de bords. Joignez à cela une vaste redingote olive et un gros parapluie, et vous aurez une idée approximative du monsieur qui avait l'air etc., et qui n'était autre que l'auteur de *Cobden et la Ligue*. La connaissance fut bientôt faite. Nous priâmes notre visiteur de nous prêter son concours dans la campagne que le journal avait engagée en faveur de la liberté commerciale. Il ne demandait pas mieux, et il publia, en effet, dans le *Courrier français* quelques-uns de ses plus jolis sophismes, le *Conte chinois*, les *Deux haches*, etc. Nous le retrouvâmes encore dans les bureaux et dans les meetings de l'association pour la liberté commerciale, dont il devint le secrétaire général, en même temps qu'il prenait la direction du journal le *Libre échange*. La révolution de février vint malheureusement remplacer notre agitation économique par une agitation politico-socialiste autrement bruyante sinon féconde.

Le *Libre échange* ne suffisait plus à cette situation nouvelle. Nous eûmes l'idée, le 24 février même, de fonder un journal qui prendrait pour titre la *République* et pour devise la liberté. Un de mes amis, M. Hippolyte Castille (Alceste) et moi, nous allâmes trouver Bastiat et il fut convenu que nous rédigerions le journal à trois. En quelques heures le premier numéro fut haclé (il se composait d'une seule page imprimée d'un seul côté), mais au moment de donner le bon à tirer, un scrupule arrêta Bastiat : — On a fait une révolution, nous dit-il, soit ! mais les révolutions n'abrogent pas les lois. C'est à nous, les amis de la liberté, qu'il appartient de donner l'exemple du respect de la légalité. Allons d'abord demander au gouvernement provisoire l'autorisation de publier notre journal. Rien ne put vaincre ce scrupule, et nous voilà, bras dessus bras dessous, en chemin pour l'Hôtel-de-Ville. Mais ce n'était pas une petite affaire que d'y pénétrer. Une foule énorme avide de connaître son nouveau gouvernement et de lui demander des places, envahissait les abords et obstruait toutes les issues. Nous nous laissons porter par le flot qui nous dépose au pied du grand escalier. Mais là, nouvel obstacle ! Toutes les marches étaient occupées par les vainqueurs de la journée, munis d'armes variées, fusils à bayonnette ou sans bayonnette, sabres de cavalerie ou modestes coupe-choux, en costumes négligés mais rehaussés d'écharpes et d'amples cravates rouges, les uns étendus tout leur long comme des lézards, les autres montant d'eux-mêmes la garde et savourant le prestige de l'autorité. Nous parlementons,

on nous laisse passer; mais les salles du premier étage sont complètement envahies. Au milieu d'un tapage assourdissant et à travers les flots d'une poussière aveuglante, nous apercevons des citoyens qui gesticulent huchés sur des tables. Est-ce le gouvernement provisoire? Impossible de s'en assurer.

Le flux *nous* apporta, le reflux *nous* emporte.

Bastiat reconnaît alors de bonne grâce que le gouvernement provisoire est trop occupé de lui-même pour s'occuper de nous, et il consent à publier révolutionnairement *la République*. Nous nous dirigeons en toute hâte vers l'imprimerie Chaix, rue Bergère, pour délivrer le bon à tirer; mais, ô déception, ô stupeur, voici qu'au coin du faubourg Montmartre nous voyons déboucher au galop un gamin chargé d'un gros paquet de feuilles volantes, qui crie à tue-tête : *La République!* un sou, la *République* du citoyen Baresté, achetez la *République!* Nous sommes distancés, notre titre est pris. Que faire? C'est bien simple : il n'y a qu'un adjectif à ajouter : au lieu d'être la *République* tout court, nous serons la *République française*. Une heure après, la *République française* se criait sur le boulevard, et il s'en vendait 5,000 exemplaires, autant qu'on avait pu en tirer, car il n'était pas facile ce jour-là de retenir les ouvriers dans les imprimeries. Ce numéro et les suivants portaient nos trois signatures, et Bastiat y publia quelques articles frappés au coin de son bon sens lumineux, pour engager les ouvriers à reprendre paisiblement le chemin de l'atelier; mais le bon sens n'était pas précisément à l'ordre du jour, et les barricades obstruaient le chemin de l'atelier. La *République française* n'était décidément pas à la hauteur des événements, elle vécut peu, et ses rares numéros, s'il en reste, doivent faire prime chez les collectionneurs. De ses cendres naquit une feuille populaire, *Jacques Bonhomme*, publiée avec le concours de Bastiat, par Ch. Coquelin, Alc. Fonteyraud, que le choléra allait bientôt nous enlever dans la fleur de l'âge, notre ami Joseph Garnier, et nous, deux survivants sur cinq! A la veille de l'insurrection de juin, Bastiat nous envoyait un article véhément, intitulé : *Dissolvez les ateliers nationaux*, qui parut en tête du dernier numéro de *Jacques Bonhomme*. A la suite de ces terribles journées, il y eut une razzia de feuilles volantes, et la pureté de ses doctrines, son horreur du socialisme et de la démagogie ne réussirent point à sauver *Jacques Bonhomme*.

L'année suivante, par une belle journée d'été, Bastiat, qui s'était réfugié dans les bois de La Celle Saint-Cloud, au moulin du Buttard, pour écrire ses *Harmonies*, avait invité à déjeuner les colla-

borateurs de la petite feuille. Quoique déjà souffrant, il était plein de gaieté et d'entrain. On discutait sur toute sorte de sujets — sur la confession notamment que Fonteyraud attaquait avec la vivacité de son tempérament créole, — l'heure s'avavançait et Bastiat commençait à laisser voir quelques signes d'inquiétude, lorsqu'un joli poney tout sellé sortit de l'écurie. La physionomie de notre hôte s'éclaircit aussitôt. Il nous serra les mains, en s'excusant vaguement de nous quitter, se mit en selle, piqua des deux et disparut. Où allait-il ? Il allait selon son habitude quotidienne au château de M. et M<sup>me</sup> C., où l'accueillaient les plus aimables sympathies et l'hospitalité la plus charmante. C'est aux hôtes de ce château que sont adressées la plupart des *Lettres d'un habitant des Landes*, qu'une amitié pieuse vient de mettre au jour, et qui ont réveillé, — les lecteurs du *Journal des Économistes* nous le pardonneront, — les souvenirs de nos relations personnelles avec l'écrivain illustre des *Sophismes*, des *Petits pamphlets* et des *Harmonies*.

Cette correspondance commence en novembre 1848 pour finir en décembre 1850, huit jours avant la mort de Bastiat. Nous ne pouvons mieux faire que d'en couper çà et là les passages qui supportent le mieux la publicité, à laquelle elle n'était point destinée.

Voici d'abord un billet d'envoi accompagnant la copie d'une lettre aux Electeurs. Ce début est peu galant et Bastiat en convient lui-même avec bonhomie :

3 mai 1849.

« Permettez-moi de vous envoyer une copie de ma lettre aux électeurs. Ce n'est certes pas pour avoir votre avis politique, mais ces documents sont surtout une affaire de tact et de délicatesse. Il y faut parler beaucoup de soi, comment éviter la fausse modestie ou la vanité blessante ? Comment se montrer sensible à l'ingratitude sans tomber dans la ridicule classe des *incompris* ! Il est bien difficile de concilier à la fois la dignité et la vérité. Il me semble qu'une femme est surtout propre à signaler les fautes de ce genre, si elle veut avoir la franchise de le dire. C'est pour cela que je vous envoie ce *factum*, espérant que vous voudrez bien le lire et m'aider, au besoin, à éviter des inconvenances. J'ai appris que vous rouvriez vos salons ce soir. Si je puis m'échapper d'une réunion où je serai retenu un peu tard, j'irai recevoir vos conseils. N'est-ce pas une singulière mission que je vous donne et le cas de dire avec Faucher : « Il faut bien venir des grandes Landes pour être galant de cette manière. »

A quelque temps de là (en juin 1849) il va faire une excursion en Belgique, et il est surpris de n'éprouver aucune émotion ; à ce propos les souvenirs de sa jeunesse lui reviennent. Il avait dix-huit ans et il entra en Espagne.

« C'était au temps de la guerre civile ; j'étais monté sur un superbe coursier navarrais et toujours *homme de précaution*, j'avais mis une paire de pistolets dans mon porte-manteau, car l'Ibérie est la terre des grandes aventures ; ces distractions sont inconnues en Belgique ; serait-il vrai que la bonne police tue la poésie ? Je me rappelle encore l'impression que faisaient sur moi les fiers Castillans quand je les rencontrais sur une route, à cheval, et flanqués de deux escopettes. Ils avaient l'air de dire : Je ne paye personne pour me protéger, mais je me protège moi-même. Dans tous les genres, il semble que la civilisation qui élève le niveau des masses, diminue la valeur des caractères individuels ; je crains que ce pays-ci ne confirme l'observation. »

Cependant l'aspect de l'aisance et du bien-être qui apparaissent à ses regards dans cette industrielle contrée, le ramène à une appréciation plus conforme au cours ordinaire de ses pensées. Non-seulement il affirme que l'industrie moderne n'est pas incompatible avec la poésie, mais comme s'il avait voulu racheter ce que Léon Faucher appelait sa galanterie des grandes Landes, il met au-dessus des héroïnes de l'antiquité la femme moderne, élevée au sein d'une civilisation accusée de prosaïsme.

« Je me demande si le monde industriel avec ses monuments, son confort, ses chemins de fer, sa vapeur, ses télégraphes électriques, ses torrents de livres et de journaux, réalisant l'ubiquité, la gratuité et la communauté des biens matériels et intellectuels, n'aura pas aussi sa poésie, poésie collective, bien entendu. N'y a-t-il d'idéal que dans les mœurs bibliques, guerrières ou féodales ? Faut-il, sous ce rapport, regretter la sauvagerie, la barbarie, la chevalerie ? En ce cas, c'est en vain que je cherche l'harmonie dans la civilisation ; car l'harmonie est incompatible avec le prosaïsme. Mais je crois que ce qui nous fait apparaître sous des couleurs si poétiques les temps passés, la tente de l'arabe, la grotte de l'anachorète, le donjon des châtelains, c'est la distance ; c'est l'illusion de l'optique ; nous admirons ce qui tranche sur nos habitudes ; la vie du désert nous émeut pendant qu'Abdel-Kader s'exalte sur les merveilles de la civilisation. Croyez-vous qu'il y ait jamais eu autant de poésie dans une des héroïnes de l'antiquité que dans une femme de notre époque ? Que leur esprit fût aussi cultivé, leurs sentiments aussi délicats qu'elles eussent la même tendresse de cœur, la même grâce de mouvements et de langage ? Oh ! ne calomnions pas la civilisation. »

Il s'excuse, du reste, auprès de son aimable correspondante, de lui envoyer des dissertations au lieu des impressions de voyage qu'il lui avait promises.

« Il faut bien, dit-il, que je laisse aller la tête, car deux sources d'idées me sont fermées : les yeux et le cœur, mes pauvres yeux ne savent pas voir, la nature leur a refusé l'étendue et la rapidité; je ne puis donc faire ni descriptions de villes ou de paysages. Quant à mon cœur, il en est réduit à essayer d'aimer une abstraction, à se passionner pour l'humanité, pour la science... »

Il recueille cependant quelques notes prises à Anvers, où on lui a montré des églises, des musées, des fortifications, mais où il n'a pas retrouvé les modèles des femmes de Rubens. Ce n'est point là d'ailleurs son type de prédilection :

« Ces chairs rouges ne sont pas mon idéal. Le sentiment, la grâce, voilà la femme ou du moins la femme digne du pinceau. »

Il se plaint de la rapidité des voyages, qui ne laisse le temps de rien observer.

« Ce matin j'étais à Bruxelles, ce soir à cinq heures j'étais encore à Bruxelles; dans l'intervalle j'ai vu Anvers, ses églises, son musée, son port, ses fortifications. Est-ce là voyager? J'appelle voyager, pénétrer la société que l'on visite; connaître l'état des esprits, les goûts, les occupations, les plaisirs, les relations des classes, le niveau moral, intellectuel et artistique auquel elles sont parvenues, ce qu'on peut en attendre pour l'avancement de l'humanité; je voudrais interroger les hommes d'état, les négociants, les laboureurs, les ouvriers, les enfants, les femmes surtout, puisque ce sont les femmes qui préparent les générations et dirigent les mœurs.

« Au lieu de cela, on me montre une centaine de tableaux, cinquante confessionnaux, vingt clochers, je ne sais combien de statues en pierre, en marbre, en bois, et l'on me dit : Voilà la Belgique ! »

La table d'hôte lui apparaît comme la seule ressource du voyageur à toute vapeur. Il y recueille cette observation sur les barbes.

« On y remarquait, dit-il, cinq Français et cinq longues barbes; les cinq barbes appartenaient aux cinq Français, ou plutôt les cinq Français aux cinq barbes, car il ne faut pas prendre le principal pour l'accessoire. Aussitôt je me suis posé cette question : pourquoi les Belges, les Anglais, les Hollandais, les Allemands se rasent-ils? Et pourquoi les Français ne se rasent-ils pas? En tout pays les hommes aiment à laisser croire qu'ils possèdent les qualités qu'on y prise le plus; si la mode tournait aux perruques blondes, je me dirais : ce peuple est efféminé; si dans les portraits je remarquais un développement exagéré du front, je penserais : ce peuple a voué un culte à l'intelligence; quand les sau-

vages se défigurent pour se rendre effroyables, j'en conclus qu'ils placent au-dessus de tout la force brutale. C'est pourquoi j'éprouvais aujourd'hui un sentiment d'humiliation pénible en voyant tous les efforts de mes compatriotes pour se donner l'air farouche : pourquoi cette barbe et ces moustaches ? pourquoi ce tatouage militaire ? à qui veulent-ils faire peur et pourquoi ? La peur ? Est-ce là le tribut que mon pays apporte à la civilisation ? »

Il est inutile de faire remarquer que l'observateur ne portait point de barbe. Aujourd'hui, il serait moins sévère à l'égard des voyageurs français, car la barbe est devenue « internationale. »

De Bruxelles, il revient à Paris, puis il va à Mont-de-Marsan assister à la session du Conseil général. Il séjourne à Mugron et il entretient ses amis d'un projet que l'état précaire de sa santé ne devait pas lui permettre de réaliser, nous voulons parler de la publication d'un journal dont il aurait été l'unique rédacteur. A son retour à Paris, il trouve dans le salon hospitalier de M. Say un épilogue piquant de son voyage en Belgique.

« Après le dîner, je m'approche de la belle-sœur de M. D..., et sachant qu'elle arrivait de Belgique, je lui demande si ce voyage lui avait été agréable. Voici sa réponse : « Monsieur, j'ai éprouvé l'indicible bonheur de ne voir la figure d'aucun républicain, parce que je les déteste. » La conversation ne pouvait se soutenir longtemps sur ce texte, je m'adresse donc à sa voisine, qui se met à me parler des douces impressions que lui avait fait éprouver le royalisme belge : « Quand le roi passe, disait-elle, tout est fête : cris de joie, devises, banderolles, rubans etampions. » Je vois bien que pour ne pas trop déplaire aux dames il faut se hâter d'élire un roi. L'embarras est de savoir lequel, car nous en avons trois en perspective ; qui l'emportera (après une guerre civile) ?

Dans les premiers mois de 1850, le mal qui devait l'enlever à la fin de la même année commence à s'aggraver, de tristes pressentiments l'assiègent.

« Nous autres souffreteux, nous avons, dit-il, comme les enfants, besoin d'indulgence, car, plus le corps est faible, plus l'âme s'amollit, et il semble que la vie, à son dernier comme à son premier crépuscule, souffle au cœur le besoin de chercher partout des attaches. Ces attendrissements involontaires sont l'effet de tous les déclin ; fin du jour, fin de l'année, demi-jour des basiliques, etc., etc., je l'éprouvais hier sous les sombres allées des Tuileries. Ne vous alarmez pas cependant de ce diapason élégiaque. Je ne suis point Millevoie, et les feuilles qui s'ouvrent à peine ne sont pas près de tomber. Bref, je ne me trouve pas plus mal, au contraire, mais seulement plus faible, et je ne puis guère reculer de-

vant la demande d'un congé. C'est, en perspective, une solitude encore plus solitaire, autrefois je l'aimais, je savais la peupler de lectures, de travaux capricieux, de rêves politiques avec intermèdes de violoncelle; momentanément tous ces vieux amis me délaissent, même cette fidèle compagne de l'isolement, la méditation. Ce n'est pas que ma pensée sommeille, elle n'a jamais été si active; à chaque instant elle saisit de nouvelles harmonies, et il semble que le livre de l'humanité s'ouvre devant elle; mais c'est un tourment de plus, puisque je ne puis continuer à transcrire les pages de ce livre mystérieux sur un livre plus palpable édité par *Guillaumin*, je chasse donc ces chers fantômes, et comme ce tambour-major grognard qui disait : « Je donne ma démission, que le gouvernement s'arrange comme il pourra; « moi, aussi je donne ma démission d'économiste et que la postérité s'en tire si elle peut. »

Ce congé si nécessaire, il va le passer à Mugron, où malheureusement il ne trouve pas le repos et surtout le silence, qui lui étaient si nécessaires.

« En venant chercher ici la santé, je n'avais pas songé que j'y rencontrerais l'impossibilité absolue d'y éviter de longues causeries; les Mugronais n'ont rien à faire, aussi ne tiennent-ils pas compte des heures, si ce n'est de celles du dîner et du souper, puis ils ressemblent un peu à Pope : ce sont des points d'interrogation. »

Suit une esquisse de Mugron, avec quelques détails rétrospectifs sur ses relations d'amitié avec M. Félix Coudroy, son compagnon d'études et son collaborateur, — moins le style.

« En regardant Mugron avec des yeux devenus citadins, je crois que j'aurais honte de vous le montrer, je rougirais pour lui de ses maisons enfumées, de son unique rue déserte, de ses mobiliers patriarcaux, de sa police négligée; son seul charme consiste dans une rusticité naïve, une pauvreté qui ne cherche pas à se cacher, une nature toujours silencieuse et calme, une complète absence d'agitation, toutes choses qui ne plaisent et ne sont comprises que par l'habitude; pourtant dans cette uniformité d'existence placez deux affections, et je soutiens que c'est l'uniformité du bonheur; comme aussi cela devient l'uniformité de l'ennui et du néant si ces affections sont absentes. J'y ai retrouvé celle de Félix. Il est impossible de dire avec quelle joie nous avons repris nos entretiens interrompus, et ce qu'il y a d'attrait dans ce commerce de deux âmes sympathiques, de deux intelligences parallèles nées le même jour, jetées au même moule, nourries du même lait et portant sur toutes choses un jugement identique; religion, philosophie politique, économie sociale, tout y passe, sans que sur aucun sujet nous réus-



sissions à voir poindre entre nous la moindre dissidence ; cette identité d'appréciation nous est une grande garantie de *certitude*, d'autant que, n'ayant jamais eu que très-peu de livres, ce sont bien nos opinions *propres* qui sont en contact, et non l'opinion d'un maître commun, mais, malgré les douceurs de cette société, il y a ici un vide ; Félix et moi, nous nous touchons surtout par l'intelligence. »

Sa maladie qui va s'aggravant et même ses chères *harmonies* comme il les nomme ne le détournent pas entièrement des affaires publiques. Il avait voulu un « essai loyal » de la forme républicaine, et il voit à son profond regret la réaction s'efforcer de renverser la république sans avoir rien à mettre à la place.

« Je voudrais, dit-il, peindre *tel* que je le comprends l'état moral de la nation française ; analyser et disséquer les éléments très-divers qui constituent nos deux grands partis politiques : le *socialisme* et la *réaction* ; distinguer ce qu'il y a en eux de justifiable, de raisonnable de ce qu'ils contiennent de faux, d'exagéré, d'égoïste et d'imprudent ; le tout terminé par une *solution*, ou l'aperçu de ce qu'il y a à faire ou plutôt à défaire.

« Les élections n'auront lieu qu'en 1854 ; ne portons pas si loin notre prévoyance ; je sais dans quel esprit les électeurs m'ont nommé et ne m'en suis jamais écarté. Ils ont changé, c'est leur droit ; mais je suis convaincu qu'ils ont mal fait de changer ; il avait été *convenu* qu'on essaierait loyalement la forme républicaine, pour laquelle je n'ai, quant à moi, aucun engouement ; peut-être n'eût-elle pas résisté à l'expérience même *sincère* ; alors elle serait tombée naturellement, sans secousse, de bon accord, sous le poids de l'opinion politique : au lieu de cela, on essaye de la renverser par l'intrigue, le mensonge, l'injustice, les frayeurs organisées, calculées, le discrédit ; on l'empêche de marcher, on lui impute ce qui n'est pas son fait, et on agit ainsi contrairement aux conventions, sans avoir rien à mettre à la place. »

Dans une lettre de la même époque adressée à M. Cheuvreux, on peut noter ces vues justes et profondes sur l'harmonie des lois sociales et sur l'impossibilité de ranimer des croyances éteintes :

« En disant que les lois de l'économie politique sont harmoniques, je n'ai pas entendu seulement qu'elles sont harmoniques entre elles, mais encore avec les lois de la politique, de la morale et même de la religion (en faisant abstraction des formes particulières à chaque culte) ; s'il n'en était pas ainsi, à quoi servirait qu'un ensemble d'idées présentât de l'harmonie, si cet ensemble était en discordance avec des groupes d'idées non moins essentielles ?

« Je ne sais si je me fais illusion, mais il me semble que c'est par là

et par là *seulement* que renaîtront au sein de l'humanité ces vives et fécondes croyances dont Mlle Louise déplore la perte. Les croyances éteintes ne se ranimeront plus et les efforts qu'on fait, dans un moment de frayeur et de danger, pour donner cette ancre à la société, sont plus méritoires qu'ils ne seront efficaces. Je crois qu'une épreuve inévitable attend le catholicisme. Un acquiescement de pure apparence que chacun exige des autres, et dont chacun se dispense pour lui-même, ce ne peut être un état permanent. »

Mais sa santé devient de plus en plus mauvaise. Les médecins l'envoient en Italie, et, malade, presque mourant, il fait le voyage dans des conditions qu'auraient à peine supportées un homme bien portant. Le chemin de fer n'allait encore que jusqu'à Tonnerre. On l'empile lui sixième dans une rotonde faite pour quatre personnes, puis de Châtillon à Dijon il est huché sur une impériale, en quatorzième. Il ne se plaint point et se borne à faire cette réflexion dans laquelle on retrouve la bonhomie de l'auteur des *Sophismes* : « N'étant responsable que de moi-même, je me suis confié au hasard qui aurait pu mieux me servir ». Il s'arrête à Lyon, où l'aspect de la colline de Fourvières lui inspire ces réflexions à la fois si conformes à la vérité économique et si humaines.

« En contemplant le théâtre de tant de luttes sanglantes, je pensais qu'il n'est pas de besoin plus impérieux chez l'homme que celui de la confiance dans un avenir qui offre quelque fixité. Ce qui trouble les ouvriers, ce n'est pas tant la modicité des salaires que leur incertitude ; et si les hommes qui sont arrivés à la fortune voulaient faire un retour sur eux-mêmes, en voyant avec quelle ardeur ils aiment la sécurité, ils seraient peut-être un peu indulgents pour les classes qui ont toujours, pour une cause ou pour une autre, le chômage en perspective. Une des plus belles harmonies économiques, c'est l'accession successive de toutes les classes à une *fixité* de situation de jour en jour plus stable. La société réalise cette fixité à mesure que la civilisation se fait, par le salaire, le traitement, la rente, l'intérêt, enfin par tout ce que repoussent les socialistes. De telle sorte que leurs plans ne font que ramener l'humanité à son point de départ, c'est-à-dire au moment où l'incertitude arrive au plus haut degré pour tout le monde... Il y a là un sujet de recherches nouvelles pour l'économie politique. »

La traversée de Marseille à Livourne, il est réduit à la faire dans la cabine commune parce qu'il a, en homme peu au courant des choses pratiques de l'existence, arrêté sa cabine le dernier.

« O imprévoyant, s'écrie-t-il, tu traverseras la Méditerranée dans la

cabine commune d'un paquebot, tu mourras dans la salle commune d'un hôpital et tu seras jeté dans la fosse commune d'un Campo santo! Qu'importe? si le bonheur que j'ai rêvé dans ce monde m'attend dans l'autre. Pourtant mieux vaut avoir une cabine à soi... »

Cette lettre est datée du 22 septembre. Trois mois après, le 26 décembre 1850, il mourait à Rome, mais ses derniers moments étaient adoucis par la visite de l'aimable famille à laquelle il écrivait les lettres dont nous venons de citer quelques passages. On sait que son fidèle et excellent ami Paillottet ne le quitta point dans la dernière semaine de sa vie. Une lettre de cet ami dévoué, en date du 22 décembre et quelques lignes émues de l'éditeur terminent le recueil des « lettres d'un habitant des Landes » et nous ajouterons d'un des hommes qui ont le plus honoré et qui ont su le mieux faire aimer l'économie politique.

G. DE MOLINARI.

## REVUE DES PRINCIPALES PUBLICATIONS ÉCONOMIQUES DE L'ÉTRANGER

SOMMAIRE. — *The Statist*, son caractère. — Les revenus des classes moyennes. — Les symptômes et les faits. — Les prêts de l'Etat. = *The Economist*. La réduction des salaires et le prix des denrées; les dépenses de luxe. — La crise est-elle passagère ou menace-t-elle de devenir un état chronique? — Les banques d'Ecosse. = *Journal of the statistical Society* de Londres. Les travaux de M. Giffen et de M. Seyd. — Quelles sont les conditions sur lesquelles repose la supériorité de l'Angleterre? — La supériorité de l'ouvrier anglais. = *L'Annuaire statistique* de Belgique. = La *Revue trimestrielle d'économie politique*. La journée de travail normal de Rodbertus. — Le paradis protectionniste américain. = Les *Annales de l'économie politique*. Un paradoxe. — La législation et les prix. — Les harmonies économiques de M. Carey. = *Le Arbeiterfreund*. Les progrès de l'instruction. — Divers. = La *Social Correspondenz*. = *Le Bremer Handelsblatt*. = *Staats-und socialwissenschaftliche Forschungen*. — La formation des grandes seigneuries territoriales. — Des impôt urbains. — La juridiction administrative en Prusse il y a deux siècles. = *Le Traité d'économie politique* de M. L. de Stein, et les lois économiques. = M. Boehmert et la *participation aux bénéfices*. = *L'Annuaire statistique* de M. R. Boeckh. = Arnoldi et l'assurance contre l'incendie à Gotha. = *Statistische Monatschrift*. Le recensement de 1880. — La classification des terres. — Les caisses d'épargne. — Divers. = Publication de MM. Mandello et Erben. = *L'Economista*. Son opinion sur une thèse de M. de Laveleye. — Divers. = *Giornali degli Economisti*. Les « principes » des socialistes de la chaire. —